

## **NOTE D'INTENTION**

Tant qu'il y aura des Hommes narre l'histoire de Suzanne, une jeune militante qui infiltre un abattoir porcin de Bretagne.

Alors que son oncle Gérard, contremaître des lieux, cache une caméra dans une zone sensible, elle accède aux différentes salles et capture clandestinement des images de la découpe à la saignée. La diffusion d'une de ces vidéos va déclencher un grave processus qui entraînera le départ de Suzanne.

L'abattoir est un lieu complexe : à la fois industriel et très intime, mécanique et organique, froid et chaud. C'est un endroit où les bruits et les odeurs, souvent banalisés, racontent une histoire qu'on ne veut pas entendre. En choisissant cet environnement comme décor, je souhaite créer une atmosphère où la tension est palpable. Ce n'est pas seulement un film de dénonciation sociale, mais une exploration poétique d'un espace où l'être humain, dans son rôle de producteur et de consommateur, se trouve face à une contradiction silencieuse.

Selon moi, le travail à l'usine fixe et absorbe le mouvement, il l'emprisonne. Le temps y est contracté ou étiré à foison comme au cinéma.

J'envisage donc un abattoir sous la forme d'une longue chaîne d'usine, blanche, dont chaque pièce est séparée des autres par d'épaisses bâches de plastique.

L'ensemble, articulé autour d'un couloir lumineux et trouble, apparaît comme un négatif du sombre tunnel de conduite qu'empruntent les cochons.

L'opacité qui y règne se renforce à mesure que l'on approche la zone la plus sensible de l'abattoir, l'espace où l'on tue les cochons, où la transformation destructrice de l'abattoir débute. Son point faible est ainsi dissimulé par des bâches plus épaisses encore.

Suzanne arpente ce tunnel en compagnie de Jurgis, dans une visite dantesque des différentes salles de l'abattoir.

Une recherche formelle a également lieu dans les sujets filmés, avec la volonté de proposer une représentation signifiante des carcasses et des animaux morts, reproduits en tissus humides et en papier mâché. Éloignés de tout réalisme, privés de toute identité, ils questionnent le traitement esthétique d'une si grande violence et le délitement des formes que provoquent les usines de la mort.

Mes inspirations proviennent donc davantage de l'art contemporain avec en premier lieu, le travail d'Anish Kapoor et les scénographies et installations du collectif allemand Numen. Il y a également les carcasses de Anne Ferrer et de Tamara Kostianovsky qui ne sont pas loins, tout comme le petit cochon de Jean-Marc Comby

Le film se veut un voyage sensoriel, où la lenteur et la suspension du temps sont des éléments clés. Le choix de la lenteur des plans, des mouvements de caméra minimalistes, a pour but de créer une atmosphère pesante, presque étouffante. Le bruit, quant à lui, joue un rôle important dans la construction de cette tension : un bruit mécanique omniprésent, celui des machines, des moteurs, des outils, qui écrase tout autre son.

L'irruption d'une caméra espionne dans cet univers figé permet de reconsidérer le geste résistant. Cette mise en mouvement est à concevoir aussi bien comme l'irruption de la vie dans un cadre mort-vivant que comme l'irruption du réel dans la fiction.

A l'extérieur de l'usine, je souhaite poursuivre cette mise en scène basée sur la lenteur et les plans fixes qui font peser le poids de l'abattoir sur les personnages. Pour autant, je souhaite un traitement de l'image plus enchanté avec une approche sonore de l'ordre du merveilleux pour signifier la rupture entre les deux lieux et l'ouverture que représente le mobil-home et son environnement.

A ce titre, j'aime beaucoup le travail d' Alice Rohrwacher ; avec son film "Heureux comme Lazzaro", elle bouleverse le naturalisme et met en place un régime fantastique qui passe par la spiritualité à la manière d'un certain cinéma soviétique que j'affectionne. L'ensemble passe par un travail autour de la lumière dont je souhaite m'inspirer pour les séquences hors de l'abattoir.

Le personnage du druide qui ouvre et clôt le film s'inscrit dans cette démarche, puisant dans les mythes et chants bretons, je m'inspire du réalisme magique présent dans l'œuvre de cinéastes tels que David Lynch, Michel Gondry et Apichatpong Weerasethakul pour ne citer qu'eux.

La diffusion des images par Gérard et Suzanne entraîne une réaction en chaîne. Jurgis, confronté à sa propre violence filmée et au regard d'un véritable cochon (un seul plan serré du regard de l'animal), est victime d'un tragique accident.

Le film s'achève toutefois avec Suzanne qui aperçoit Jurgis et le druide ensemble, comme une note d'espoir sur une possible réconciliation entre les Hommes et le reste du vivant.

Tant qu'il y aura des Hommes est le fruit d'un an et demi de réflexions laborieuses et de questionnements intérieurs qui ont désormais besoin de s'exprimer pleinement et de prendre vie dans l'aventure collective que représente le tournage.

Lothaire Charuel